

Jean-Christophe Rufin

Le grand Cœur



folio

COLLECTION FOLIO

Jean-Christophe Rufin
de l'Académie française

Le grand Cœur

Gallimard

Médecin, engagé dans l'action humanitaire, Jean-Christophe Rufin a occupé plusieurs postes de responsabilités à l'étranger. Il a été ambassadeur de France au Sénégal.

Il a d'abord publié des essais consacrés aux questions internationales. Son premier roman, *L'Abysin*, paraît en 1997. Son œuvre romanesque, avec *Asmara et les causes perdues*, *Globalia*, *La Salamandre* entre autres, ne cesse d'explorer la question de la rencontre des civilisations et du rapport entre monde développé et pays du Sud. Ses romans, traduits dans le monde entier, ont reçu de nombreux prix, dont le prix Goncourt 2001 pour *Rouge Brésil*. Il a été élu à l'Académie française en juin 2008. *Le parfum d'Adam*, publié en 2007, et *Katiba*, publié en 2010, sont les deux premiers volets de la série romanesque *Les enquêtes de Providence*. Il est également l'auteur d'un recueil de nouvelles, *Sept histoires qui reviennent de loin*, du roman historique *Le grand Cœur* et d'*Immortelle randonnée*, récit de son pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle.

Deux étions et n'avions qu'un cœur.

FRANÇOIS VILLON

I

SUR LA TERRE DU ROI FOU

Je sais qu'il est venu pour me tuer. C'est un petit homme trapu qui n'a pas les traits phéniciens des gens de Chio. Il se cache comme il peut, mais je l'ai remarqué à plusieurs reprises dans les ruelles de la ville haute et sur le port.

La nature est belle sur cette île et il m'est impossible de croire qu'un tel décor puisse être celui de ma mort. J'ai eu si peur dans ma vie, j'ai tant de fois craint le poison, l'accident, le poignard que j'ai fini par me faire une idée assez précise de ma fin. Je l'ai toujours imaginée dans la pénombre, au crépuscule d'un jour de pluie, sombre et humide, un jour semblable à celui où je suis né et à tous ceux de mon enfance. Comment ces énormes figuiers gonflés de suc, ces fleurs violettes qui pendent en grappes le long des murs; comment cet air immobile, aussi frémissant de chaleur que la main d'un amoureux, ces chemins qui sentent les aromates, ces toits de tuiles, rondes comme des hanches de femmes, comment toutes ces splendeurs calmes

et simples pourraient-elles servir d'instrument à la nuit absolue et éternelle, à la froidure violente de ma mort ?

J'ai cinquante-six ans. Mon corps est en pleine santé. Les tortures que j'ai subies pendant mon procès n'ont laissé aucune trace. Elles ne m'ont même pas dégoûté des humains. Pour la première fois depuis bien longtemps, depuis toujours peut-être, je n'ai plus peur. La gloire, la plus extrême richesse, l'amitié des puissants ont tari ce qu'il pouvait y avoir en moi d'ambition, d'impatience avide, de désirs vains. La mort, si elle me frappait aujourd'hui, serait plus injuste que jamais.

Elvira, auprès de moi, ne sait rien. Elle est née sur cette île grecque et ne l'a jamais quittée. Elle ignore qui je suis et c'est cela que j'aime en elle. Je l'ai rencontrée après le départ des bateaux de la croisade. Elle n'a pas vu les capitaines de navire, les chevaliers harnachés pour combattre, le légat du pape me témoigner leur respect forcé et leurs hommages hypocrites. Ils avaient cru à mes prétendues douleurs et flux de ventre, et avaient accepté de m'abandonner sur cette île pour que j'y guérisses ou, plus probablement, que j'y meure. Je les avais suppliés de m'installer dans une auberge près du port et non dans la citadelle du vieux podestat. Je leur avais dit que je mourrais de honte si ce noble Génois, à son retour de voyage, apprenait que j'avais déserté le combat... En réalité, je craignais surtout qu'il découvre que j'étais en parfaite santé. Je ne voulais pas devenir

son obligé et qu'il m'empêche, le moment venu, de quitter l'île, pour jouir de ma liberté.

Il y eut donc cette scène ridicule, moi couché, les bras étendus sur les draps, suant non de fièvre, mais de la touffeur du port qui pénétrait dans la chambre. Au pied de mon lit, en une bousculade qui débordait sur l'escalier de bois et jusqu'à la salle basse au-dessous, se pressait un groupe de chevaliers en cotte, de prélats vêtus de leur plus belle chasuble, sortie des coffres de leur nave, et toute fripée encore d'y avoir été serrée, des capitaines, le heaume sous le bras, essuyant des larmes de leurs gros doigts. Chacun, par son silence embarrassé, prétendait faire absoudre la lâcheté qu'il pensait commettre en m'abandonnant à mon sort. Mon silence à moi se voulait celui de l'absolution, du destin accepté sans murmurer. Quand le dernier visiteur fut parti, quand je fus certain de ne plus entendre, en bas dans la ruelle, le cliquetis des armes, les bruits de semelles et de fers sur les pavés, je laissai exploser le rire que j'avais si difficilement contenu. J'ai ri pendant un bon quart d'heure.

En m'entendant, l'aubergiste grec crut d'abord que l'agonie avait pris chez moi ce masque odieux de comédie. Quand je repoussai les draps et me levai, il finit par comprendre que j'étais simplement heureux. Il monta du vin jaune et nous trinquâmes. Le lendemain, je le payai bien. Il me livra des habits de paysan et j'allai me promener en ville pour préparer ma

fuite hors de cette île. C'est à ce moment-là seulement que j'ai découvert l'homme qui veut m'assassiner. Je ne m'attendais pas à cette rencontre. Elle a provoqué en moi plus de désarroi que de peur. J'ai une longue habitude, hélas, de ces menaces, mais elles avaient à peu près disparu ces derniers mois et je m'en étais cru délivré. La traque dont je suis l'objet contrariait de nouveau mes plans. Mon départ de cette île devenait plus compliqué, plus dangereux.

D'abord, il me fallait éviter de séjourner en ville, où l'on pouvait facilement me démasquer. Je demandai à l'aubergiste de me louer une maison cachée dans la campagne. Il en a trouvé une dès le lendemain et m'a indiqué le chemin. Je suis parti à l'aube, il y a maintenant une semaine. C'est au dernier moment que j'ai découvert la maison, car elle est protégée des vents de terre par des haies d'épineux qui la dissimulent aux regards. Je suis arrivé aux heures chaudes de la matinée, en nage et couvert de la poussière fine du chemin crayeux. Une grande femme brune m'attendait, qui se nomme Elvira. L'hôtelier avait dû juger considérable la somme que je lui avais donnée et il avait cru à une erreur. Pour éviter que je ne revienne la corriger, il avait alourdi le service qu'il m'avait rendu en ajoutant une femme à la location des murs.

Elvira, avec qui je ne pouvais communiquer que par le regard, m'accueillit avec une simplicité que je n'avais pas connue depuis bien longtemps. Je n'étais pour elle ni l'Argentier du roi

de France, ni le fugitif que protégeait le pape, mais seulement Jacques. Mon nom de famille, elle l'apprit quand je pris sa main pour la poser sur mon cœur. Tout l'effet que lui fit cet aveu fut qu'elle saisit à son tour ma main et que, pour la première fois, je sentis contre ma paume son sein rond et ferme.

Silencieusement, elle me fit ôter mes vêtements et me lava avec une eau parfumée de lavande qui avait chauffé en plein soleil dans une jarre. Pendant qu'elle me frottait doucement avec des cendres fines, je regardais au loin l'escarpement gris-vert de la côte que couvraient des oliviers. Les navires de la croisade avaient attendu le meltem pour quitter le port. Ils s'éloignaient lentement, les voiles mal gonflées par le vent tiède. Comment pouvait-on appeler encore croisade cette ultime promenade nautique, bien à distance des Turcs ? Trois siècles plus tôt, quand des chevaliers, des prêcheurs, des misérables couraient sus à la Terre sainte pour y trouver le martyr ou la gloire, le mot avait un sens. Aujourd'hui que les Ottomans étaient partout victorieux, que nul n'avait ni l'intention ni les moyens de les combattre et que l'expédition se bornait à encourager et armer de bonnes paroles les quelques îles qui étaient encore décidées à leur résister, quelle imposture de recouvrir ce voyage du nom ronflant de croisade ! C'était seulement le caprice d'un vieux pape. Hélas, ce vieux pape m'avait sauvé la vie, et j'avais pris part, moi aussi, à la mascarade.

Elvira saisit ensuite une éponge de mer gonflée d'eau tiède. Elle me rinça méthodiquement, sans négliger le moindre espace de peau et je frissonnai au contact de ce qui avait la douceur âpre d'une langue de félin. Les bateaux avaient l'air maussade, sur le bouclier bleu de la mer. Ils se balançaient en avançant à peine, leurs mâts penchés comme les cannes d'une troupe d'invalides. Tout autour de nous, les grillons tenaient une note intense qui tendait le silence et l'emplissait d'attente. Quand j'attirai Elvira vers moi, elle résista et m'emmena dans la maison. Pour les habitants de Chio, comme pour tous les peuples de l'Orient, le plaisir est dans l'ombre, la fraîcheur, la clôture. Le grand soleil, la chaleur et l'espace sont pour eux des violences insupportables. Nous sommes restés couchés jusqu'à la nuit et ce premier soir nous avons dîné sur la terrasse d'olives noires et de pain, à la lueur d'une lampe à huile.

Le lendemain, caché sous mon déguisement, le visage dissimulé dans l'ombre d'un grand chapeau de paille, j'ai accompagné Elvira en ville. Au marché, derrière un étal de figues, j'ai aperçu de nouveau l'homme qui est là pour me tuer.

En d'autres temps, cette découverte m'aurait incité à agir : j'aurais cherché à fuir ou à combattre. Cette fois, et sans que je n'aie rien décidé, je suis resté paralysé. C'est étrange comme, au lieu de me précipiter vers l'avenir, le danger me ramène maintenant à mon passé. Je ne vois

L'EMPIRE ET LES NOUVEAUX BARBARES, *J.-Cl. Lattès*, 1991
(Poche Pluriel).

LA DICTATURE LIBÉRALE, *J.-Cl. Lattès*, 1994. Prix Jean-Jacques
Rousseau.

Jean-Christophe Rufin

Le grand Cœur



Le grand Cœur
Jean-Christophe Rufin

Cette édition électronique du livre
Le grand Cœur de Jean-Christophe Rufin
a été réalisée le 12 novembre 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070456154 - Numéro d'édition : 260556).

Code Sodis : N59798 - EAN : 9782072524820 -
Numéro d'édition : 260558.